

Enlever ses vêtements pour se dorer au soleil

L'HÉRITAGE DE MARGUERITE YOURCENAR,
TRENTÉ ANS APRÈS

31

Le 6 mars 1980, Marguerite Yourcenar (1903-1987) faisait son entrée à l'Académie française. Première femme à être reçue parmi les immortels, elle devait cet honneur au fervent plaidoyer de Jean d'Ormesson. Ce n'était pas gagné d'avance à l'époque. Dans un cénacle où planait encore un soupçon de misogynie, cette nomination fit grincer des dents à plus d'un, y compris à Claude Lévy-Strauss qui estimait «qu'on ne change pas les règles de la tribu».

Et qu'a donc pensé de toute cette agitation celle dont on disait parfois «quel homme, cette femme!», Marguerite Cleenewerck de Crayencour ? «On ne demande pas, on ne refuse pas, on ne porte pas», telle est la boutade qui circule souvent quand il est question de distinctions et de médailles. Yourcenar ne se départit pas de cette règle. Elle n'entreprit aucune démarche pour obtenir le fauteuil tant convoité, mais fit savoir qu'elle ne s'opposerait pas si d'autres l'aidaient à y accéder. Lors de sa réception, elle ne portait pas l'«habit vert», et elle ne porta pas l'épée d'académicien durant toute la cérémonie. Marguerite avait choisi de se présenter à l'Institut de France vêtue d'une robe de classe signée Yves Saint-Laurent et la tête drapée d'un long châle de soie blanche. Un châle qui aujourd'hui recouvre un petit panier Kikuyu, panier dont usent les femmes du Kenya pour faire leur marché. Ce panier contient son urne cinéraire.

La femme de lettres avait une conception assez personnelle de la mode. Il faut dire que, physiquement, elle n'était pas spécialement favorisée par la nature; avec l'âge, cependant, elle s'était mise à ressembler de plus en plus à une monumentale bouddhiste zen, arborant aux commissures des lèvres un sourire des plus énigmatique: consciente de son personnage, elle avait le verbe volontiers dominateur, que ce soit dans ses entretiens, ses interviews ou ses conférences. L'intronisation sous la Coupole fut pour elle un moment de gloire dont elle ne pouvait manquer d'assurer elle-même la mise en scène tout en affichant un certain détachement.

Dans son discours de réception, Yourcenar a parlé des femmes qui, selon elle, eussent été parfaitement à leur place dans le cercle des immortels: Madame de Staël, George Sand et Colette. Elle-même, cependant, n'a jamais voulu être une icône du féminisme. Sa condition de femme n'a jamais constitué pour elle un obstacle, ainsi qu'elle le fait remarquer dans les dernières pages d'*Archives du Nord*. Des pages où, avec une distanciation et une précision à couper le souffle, elle détaille la destinée qui attend l'enfant, alors âgée de quatre semaines, «l'Être que j'appelle Moi», arrivée au mont Noir en juillet 1903: «Elle ne sera guère entravée, comme tant de femmes le sont encore de nos jours, par sa condition de femme, peut-être parce que l'idée ne lui est pas venue qu'elle dût en être entravée».

Yourcenar, une fois devenue académicienne, ne se montra pas aux sessions hebdomadaires au cours desquelles les immortels se penchaient de manière tout ce qu'il y a de plus banalement humaine sur le *Dictionnaire de l'Académie française*. Il est toutefois une séance à laquelle les usages l'ont contrainte d'assister pour y commenter le mot du jour. Ce mot était «follette». On eut le bon goût de le remplacer par «follement». Elle y vit un heureux présage, rapporte Josyane Savigneau, l'une de ses biographes, pour la bonne raison qu'elle était déjà, à l'époque, «follement» amoureuse de Jerry Wilson.

Point de sessions lexicales, donc, de l'Académie. Durant les dernières années de sa vie, elle a préféré parcourir le monde, accomplissant un interminable «tour de la prison» en compagnie de Jerry Wilson, photographe américain, la trentaine, homosexuel, qui la précéderait dans la mort, succombant au sida: quelqu'un qui s'occupait des formalités d'avion et d'hôtel, secrétaire, homme à tout faire, infirmier, caisse de résonance, amant - mais nous ne saurons jamais à quel degré, si ce n'est qu'il l'a peut-être caressée, sans doute aussi frappée et certainement spoliée.

L'image du «tour de la prison» est tirée de *L'Œuvre au noir*. Le jeune Zénon, en route vers le sud, rencontre son cousin Henri-Maximilien:

Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait au moins le tour de sa prison? Vous le voyez, frère Henri, je suis vraiment un pèlerin. La route est longue, mais je suis jeune.

- Le monde est grand, dit Henri-Maximilien.

- Le monde est grand, dit gravement Zénon. Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le cœur de l'homme à la mesure de toute la vie.

Cette dernière phrase, Marguerite Yourcenar a demandé, plusieurs années avant sa mort déjà, qu'elle soit inscrite sur sa tombe du modeste cimetière de Somesville dans le Maine (États-Unis), où elle repose aux côtés de la compagne de sa vie Grace Frick, dont la sépulture porte ces mots extraits du petit poème qu'Hadrien dédia à son âme: *hospes comesque*, hôte et compagnon.

Vision de l'homme et du monde

Marguerite Yourcenar est née à Bruxelles en 1903. Son père était un hobereau de Flandre française, sa mère était issue de la petite noblesse de Wallonie. Voici ce qu'elle-même en dit: «Je n'ai repensé à mes origines flamandes que sur le tard, lors de la rédaction d'*Archives du Nord*. En me penchant sur ces ancêtres, j'ai cru reconnaître en moi un peu de ce que j'appelle «la lente fougue flamande»». Elle a connu durant de longs étés

une enfance insouciant au mont Noir, situé à la frontière franco-belge entre Ypres et Cassel. De Zénon, elle a fait un Brugeois, et elle a visité la ville à plusieurs reprises après la parution de *L'Œuvre au noir* en 1968. Mais elle n'est ni une Flamande, ni une Belge, ni une Française. Si cette nomade, qui a résidé une bonne partie de sa vie en Amérique, avait une patrie, ce serait la langue française.

Comment Yourcenar voyait-elle la vie, le monde et l'homme? Pour dire les choses de manière plus solennelle, quelle était sa vision de l'homme et du monde? Tentons d'esquisser quelques contours. Cela ne pourrait mieux se faire qu'en utilisant comme fil conducteur, en dehors des déclarations de Yourcenar elle-même, ses ouvrages et leurs principaux personnages. Je veux parler de Hadrien, Zénon et Michel. L'empereur romain Hadrien est le personnage historique, le héros des *Mémoires d'Hadrien*; Zénon est le personnage imaginaire, mais pour sa créatrice une figure tout aussi authentique, en l'occurrence l'alchimiste-médecin de la Bruges du XVI^e siècle dans *L'Œuvre au noir*. Michel est le père de l'écrivain et le personnage central de l'inclassable trilogie *Le Labyrinthe du monde* (*Souvenirs pieux*, *Archives du Nord*, *Quoi? l'Éternité*), où elle relate l'histoire familiale de son père, celle de sa mère et divers épisodes de sa propre existence, mais qui est bien davantage encore.

Qu'est-ce que la vie ?

La vie est, tout bien réfléchi, toujours une défaite, plus exactement «une défaite acceptée». Lisons ce que dit de Zénon le narrateur de *L'Œuvre au noir*: «À vingt ans, il s'était cru libéré des routines ou des préjugés qui paralysent nos actes et mettent à l'entendement des oeillères, mais sa vie s'était passée ensuite à acquérir sou par sou cette liberté dont il avait cru d'emblée posséder la somme. On n'est pas libre tant qu'on désire, qu'on veut, qu'on craint, peut-être tant qu'on vit».

Paradoxalement, l'acceptation de la privation de liberté mène à la liberté. L'exemple majeur en est la mort que Zénon se choisit lui-même dans sa prison de Bruges. Il sait qu'il doit mourir, qu'il va mourir. Il a été condamné à mort par l'Inquisition. Il peut tout juste décider du moment et de la manière. C'est là sa seule liberté: la liberté de l'acceptation lucide des limites. Tout comme la mort du Romain qui ne plie pas devant le tyran, la mort du stoïcien et du samouraï, c'est la *Nobility of Failure*, la noblesse de l'échec. Ce qui importe dans l'acceptation de cet échec est la lucidité: «Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts», telles sont les dernières paroles que Yourcenar prête à Hadrien. Deux décennies plus tard, elle dira de l'enfant d'un mois qu'elle fut: «Elle apprendra non sans efforts à se servir de ses propres yeux, puis, comme les plongeurs, à les garder grands ouverts» (*Archives du Nord*).

Le tour de la prison

Qu'est-ce que le monde? Le monde est une prison. Chacun de nous connaît les barreaux de sa cellule: «Quoi qu'on fasse et où qu'on aille, des murs s'élèvent autour de nous et par nos soins, abri d'abord, et bientôt prison» (*Archives du Nord*). Mais la prison ne nous dispense pas du devoir de l'explorer, d'apprendre à la connaître dans ses moindres recoins. Pour Yourcenar, cette exploration est avant tout à prendre au pied de la lettre. Un voyage s'impose: il faut faire le tour de la prison...



**Marguerite Yourcenar (1903-1987)
à Dranouter (Flandre-Occidentale),
le 9 novembre 1983.**

photo M. Vanneuville.

«Je pars, Wivine, répéta Zénon. Je vais voir si l'ignorance, la peur, l'ineptie et la superstition verbale règnent ailleurs qu'ici». Quand bien même la romancière concédera plus tard: «(...) et finalement il retourne à Bruges parce que le monde est le monde partout, et que partout il retrouvera en somme les mêmes problèmes: il n'y a pas de sens à faire cet immense effort de s'enfuir» (*Portrait d'une voix*).

Voyager signifie pour Yourcenar rompre sans cesse avec les habitudes et les conventions, cultiver ses capacités d'attention, de persévérance et d'émerveillement, évacuer les préjugés en les faisant entrer en collision avec ceux de l'autre. Les voyages sont des initiations où on se libère du superflu et se rend disponible pour ce qui compte vraiment, l'essence, l'*unum necessarium*.

Il ne fait aucun doute que c'est son père qui a donné à Marguerite Yourcenar le goût du voyage. Il est l'aventurier par excellence. Ses mots d'ordre étaient «On n'est pas d'ici; on s'en va demain» et «On n'est bien qu'ailleurs». Nomade, il n'a jamais travaillé et, sa vie durant, a méthodiquement dilapidé le capital familial. Il appartenait à une espèce en voie d'extinction, celle des lettrés pour qui la lecture allait de soi et qui, par simple dédain ou indolence, n'écrivaient que parcimonieusement. Cet homme à femmes, qui est néanmoins resté partout un isolé, avec, à la fin de sa vie, un faible pour la canaille, est décrit et jugé par sa fille en des termes qui respirent l'intransigeance de l'amour. Aussi ratée qu'ait été sa vie d'après les normes de sa caste et celles d'aujourd'hui, il a également su mettre sa fille sur la voie d'un détachement qu'elle ferait manifestement sien. La générosité du père, sa curiosité des gens, sa bonté instinctive, mais aussi son inertie, sa propension au jeu, son indifférence et ses rancunes forment les ingrédients de la trilogie. Je crois d'ailleurs que la grande chance de Marguerite Yourcenar a été de ... ne pas avoir

de mère. Sa mère étant décédée onze jours après sa naissance, la fillette a échappé à une éducation bourgeoise conventionnelle. Son père ne l'a pas envoyée à l'école. La servante limbourgeoise Barbara a donné à l'enfant la chaleur voulue en l'absence de Fernande, sa mère biologique. Jeanne, l'ancienne condisciple de celle-ci, s'avérera la maman rêvée et la femme accomplie qui, à distance, formera Marguerite. Quant à Fernande, elle renaîtra en quelque sorte sur papier, en une reconstitution de son existence sous la plume de sa fille.

Peut-être ces trois femmes, comme l'a un jour écrit Bérengère Deprez, forment-elles ensemble un seul portrait: celui de l'inaccessible mère. Peut-être l'œuvre de Yourcenar démontre-t-elle qu'il est possible de vivre avec ce manque. Toujours est-il que cela n'est pas sans rapport avec le fait que Yourcenar elle-même a renoncé à la maternité, quoique ce refus s'explique aussi par son inébranlable conviction que la surpopulation constitue un des problèmes cruciaux de notre planète.

La décision d'être utile

La vie est un échec accepté, qui nous enseigne la lucidité, et le monde une prison qu'il nous faut cependant explorer.

Mais il y a plus. Les deux principaux héros de Yourcenar, à la différence de Michel, ont décidé d'être utiles. Hadrien à la tête d'un empire, Zénon au chevet de ses malades avec «la froide compassion du médecin». Chacun à sa façon, chacun à sa place.

Tous deux sont suffisamment lucides pour comprendre qu'ils ne pourront pas éliminer la cruauté de la face du monde: il subsistera des bûchers, l'empire romain continuera de guerroyer. Mais ils savent que leur responsabilité personnelle est de prévenir toute forme *superflue* de cruauté. Ils savent que leurs possibilités sont limitées, mais ils acceptent, à l'intérieur de ces limites, leur mission qui consiste à se mettre au service d'autrui et à tendre vers l'harmonie et la justice. Le stoïcien en chacun d'eux sait qu'il n'est qu'une infime partie d'un tout, mais ils sont tout aussi conscients qu'il est de leur devoir d'accomplir leur mission le mieux possible: chacun prend «la décision d'être utile». L'empereur administre, le médecin requinque des vies et, si possible, les prolonge, soulage les souffrances dans la mesure de ses moyens.

Il n'en va pas autrement chez leur créatrice: «En étant attentifs à ces problèmes, nous ne sauverons peut-être pas le monde, du moins n'ajouterons-nous pas au mal» (*Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey).

Ou encore: «Il faut tâcher de laisser après nous un monde un peu plus propre, un peu plus beau qu'il n'était, même si ce monde n'est qu'une arrière-cour ou une cuisine» (*Yeux ouverts*).

Cette rage de savoir

En dehors de la décision d'être utile, il y a aussi en permanence chez les personnages de Yourcenar «cette passion de comprendre»: «Luxe suprême chez Hadrien, pain et sel pour Zénon», écrit-elle à un étudiant qui effectuait une étude comparée de Hadrien et de Zénon.

La soif de savoir n'est cependant pas un but en soi: la connaissance est le fondement d'une attitude devant la vie. L'ultime espoir de Zénon est de mourir un peu moins ignorant, «un peu moins sot», qu'il n'est venu sur terre. À l'image de la philosophie de l'auteur:

«Quoi qu'il arrive, j'apprends. Je gagne à tout coup», écrit-elle dans ses *Carnets de notes*, 1942-1948.

Dans les dernières pages d'*Archives du Nord*, elle a encore cette phrase concernant l'avenir de la petite fille du mont Noir - son présent à elle: «Des contacts, des exemples, des grâces (qui sait ?), ou un enchaînement de circonstances qui s'allonge loin derrière elle, lui permettront d'engranger peu à peu une image du monde moins incomplète que celle que sa petite tante Gabrielle de 1866 consignait sur son gros carnet».

Sympathie par l'intelligence

Yourcenar ne juge son autobiographie intéressante que dans la mesure où les péripéties de sa vie sont des «voies d'accès par lesquelles certaines expériences l'ont atteinte» (*Archives du Nord*). L'écrivain est en effet un réceptacle. «Toute l'humanité et toute la vie passent en nous», confie-t-elle à Matthieu Galey dans un des longs entretiens qu'elle a eus avec lui.

Le *je*, pour autant qu'il existe, est sans importance. Il ne devient intéressant que s'il trouve sa place dans le flux vivant de ce qui est pensé et ressenti. Tout vient de très loin et, après avoir traversé notre vie, s'éloigne de plus belle. Cela nous dépasse, nous laisse humbles et frappés de stupeur.

La *sympatheia*, au sens étymologique du mot grec «faculté de ressentir en communion avec ce qui vit», est primordiale pour Yourcenar, tout en restant cantonnée dans une «sympathie par l'intelligence». Vivre, c'est apprendre à vivre, et rejeter progressivement tout le superflu. Comme Matthieu Galey lui demandait si, pour elle, la vie était surtout un «dépouillement», une volonté de se débarrasser de l'accessoire, un détachement délibéré, elle répondit: «Oui, absolument, mais un enrichissement aussi. On enlève ses vêtements pour se dorer au soleil.»

Est-il encore, après cela, besoin de démontrer que Yourcenar était une écologiste avant la lettre? À mesure qu'elle avance dans son œuvre, elle accorde une attention croissante à la vie sous une forme autre qu'humaine. Dans *Quoi? l'Éternité*, son dernier ouvrage, trop modestement résumé par la formule «un livre fait de souvenirs», cette vie-là est omniprésente. Ses premiers souvenirs concernent des plantes et des animaux. D'instinct, elle rejette La Fontaine parce que ses animaux ressemblent trop à des hommes. Pour Marguerite, qui avait onze ans à l'époque, croiser sur la route de l'exil en 1914 un banc de dauphins exécutant un ballet dans la Manche est un enchantement. Mais c'est plutôt un désenchantement que nous réservera un siècle assombri par tout ce que l'homme fera subir à la nature. Sombre, Yourcenar l'est aussi quand elle martèle que cette destruction de la nature justifierait celle de l'homme. Et elle n'avait pourtant pas encore entendu parler du réchauffement de la planète. Une femme à lire, certainement.

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.

Traduit du néerlandais par Jean-Marie Jacquet.